

été / TABOUS & INTERDITS

Les poïsses sur un plateau

Des comédiens aux metteurs en scène en passant par les techniciens, les coulisses du Festival d'Avignon livrent leurs anecdotes sur les superstitions théâtrales.

Par
FRÉDÉRIQUE ROUSSEL
Envoyée spéciale à Avignon

Avant d'aller jouer dans le off à Avignon, Vincent Deniard avait prévu de s'acheter des bermudas. La vendeuse lui propose un modèle de couleur verte. «*Je ne préfère pas*», s'entend-il répondre. Le vert reste maudit au théâtre. Même si le comédien a fini par prendre ledit bermuda, tant le crédule en son for intérieur. La chanteuse Claire Diterzi, en duo avec le danseur Dominique Boivin dans *Connais-moi toi-même*, dans le in, se souvient, elle, qu'un blouson vert fluo criard avait plombé l'ambiance sur le plateau de Philippe Decouflé. «*On m'a fait une remarque, j'ai compris que c'était une sorte de principe, comme quand ma grand-mère refusait de passer sous une échelle*». Elle a préféré temporiser, même si c'est sa couleur préférée, et pour cause... «*Qu'on ne me demande pas d'enlever mes yeux!*» Dans la cour du cloître Saint-Louis, Pedro Casablanc, 52 ans, qui joue pour la première fois au Festival – et en solo – dans *Hacia la alegría* d'Olivier Py, raconte que dans son pays, «*tu ne peux pas être habillé en jaune*» sur scène. La censure muette n'a pas empêché cet agnostique de monter une pièce dont le décor était exclusivement... en jaune. «*Comme une provocation. Et elle a très bien marché*».

Le grand saut

La représentation du *Temps des suricates* vient de s'achever au Théâtre des Béliers. Une pièce tragico-comique sur le théâtre, avec deux acteurs d'*Hamlet* qui partagent une loge à Oyonnax. A la sortie, Marc Citti évoque Patrice Chéreau (1), avec lequel il a débuté à Nanterre. «*On ne siffle pas*

dans un théâtre», disait-il, et je me rappelle que prononcer «*corde*» dans le *Penthésilée* de Kleist mettait mal à l'aise les techniciens.» Quelques réticences ont la vie dure. Le signe le plus largement partagé, c'est de se dire «*merde*» à quelques minutes de la représentation. Même Pedro Casablanc, qui affirme ne pas être superstitieux, soutient : «*Quand quelqu'un te dit "merde", il ne faut pas dire merci. Sinon le sortilège s'en va*».

Sur les gradins vides de la cour d'honneur cet après-midi-là, Moustafa, Thomas, Emilien et Laura, quatre jeunes comédiens du *Roi Lear* d'Olivier Py, s'amuse des poncifs superstitieux comme le vert et la corde, mais reconnaissent spontanément que «*le théâtre, c'est l'endroit de la superstition*». D'ailleurs, chaque soir, avant la représentation, sans se l'être dit, ils se placent en cercle main dans la main. Un mouvement instinctif. Un peu comme les sportifs. «*On se mettait en cercle dans tous les projets auxquels j'ai participé, constate Moustafa Benaïbout, 20 ans. Cela correspond à quelque chose d'animal, à quelque chose qui se passe et dont on ne peut pas se passer. Une forme de sacré*».

Thomas Pouget, 24 ans, évoque «*l'énergie des lieux, les forces du langage, les acteurs qui ont joué ici, comme Jean Vilar ou Gérard Philippe*». Emilien Diard-Detoef, 27 ans, analyse : «*Il y a une alchimie dans le théâtre qui résiste à la modernité. C'est une machine étrange. On attend toujours le moment où tout est là. On se dit parfois : ce soir, il y avait tout. Et ce n'est jamais pareil*».

Pour conjurer le hasard, on s'invente des rituels précédant la montée sur les planches et le grand saut toujours incertain. «*Tout peut arriver sur un plateau*, avance Olivier Saccomano, auteur de *Soudain la nuit*. *On n'est pas à l'abri d'un accident, du spectre de l'interruption, du trou, du spectateur qui tombe...*» Le collectif ou le comédien peut mettre en place un déroulement bien huilé. «*J'ai connu des comédiens qui transformaient leur loge en bazar indien, avec bâtons d'encens, photos, fleurs... des rituels de toréadors qui, eux, ont à affronter la mort*», se souvient Pedro Casablanc. L'Espagnol se contente de relire son texte avant la représentation, comme une gymnastique mentale. Mais on a vu certains parler aux arbres. D'autres s'arrêtent de respirer quand leur premier pied se pose sur

la scène. Ou hurlent avant l'entrée du public. Un jour, Olivier Mellor, 42 ans, a arrêté d'emmener dans ses tournées une lanterne en fer-blanc et sa petite bougie qui projetait des étoiles. Il l'avait subtilisée à ses débuts, en 1998, quand il tournait dans une pièce d'Alain Knapp. Pendant quinze ans, il l'a laissée allumée dans sa loge. L'assurance vient peut-être avec l'expérience... Dans le *Dom Juan* qu'il interprète au Chapeau d'Ebène Théâtre à Avignon, il apporte un plat en argent avec un caillou qu'il met dans la bouche et qu'il crache : «*Eh bien, je dois vérifier douze fois qu'il est bien toujours là. On a peur que les choses bougent*».

Conjurer le sort

Dans le salon de l'hôtel La Mirande, derrière le palais des Papes, Olivier Py avoue presque tout en bloc. Ce texte d'Arthur Adamov lui vient immédiatement sur les lèvres : *l'Aveu*, qui lie le masochisme et la superstition. «*J'aimerais dire que je ne suis pas superstitieux*, souligne le directeur du Festival. *J'ai des crises de superstition dont je parle à mon analyste*.» Certes, reconnaît-il, il y a les traditions, mais chacun s'invente aussi ses ordalies, exercices imposés destinés à conjurer le sort et la peur de la mort. «*Pour une première, je peux me sentir mal si je ne touche pas du bois, ou, parfois, je me suis appliqué à marcher au milieu des dalles*.» Mais Olivier Py ne confesse pas de rituels «*avant*», il est surtout «*tétanisé*».

Derrière l'histoire de la superstition théâtrale, il y a un puits sans fond, mystérieux, intime, qui concerne chaque être dans son lien avec lui-même. Jonathan Châtel, le metteur en scène franco-norvégien qui a adapté le *Chemin de Damas* (Andreas) de Strindberg, où il est question de trolls, reste flou. «*La superstition est une manière de percevoir le monde de manière moins rationnelle, de le comprendre plus subrepticement*, estime-t-il. *Il y a des textes qui vont creuser un silence, quelque chose d'informulable*.» En dehors du langage, Jonathan Châtel pointe l'inconstance humaine nécessitant des balises : «*On travaille avec des choses impondérables, avec des personnes qui ne parlent pas de la même manière le matin et le soir, qui ont mal dormi...*» Revient le lointain cousinage avec la marine. «*On est un peu dépendant de l'état du ciel : la mer et le ciel nous échappent. On ne peut apprendre qu'à apprivoiser*».

Pour s'ancrer, peut-être, Olivier Py revient souvent à des endroits clés de son existence. Ce canapé, par exemple, où il est assis dans le somptueux hôtel de La Mirande, mais aussi «*un certain banc, une certaine rue de mon premier festival en 1985 où je jouais l'Ecume des jours*». Il s'y rend systématiquement. Une forme de célébration, avant la suite du show. Le metteur en scène va créer *Macbeth* à l'opéra dans un an. Pièce maudite dont on ne prononce jamais le nom. Olivier Py ne la craint pas. ◀

(1) *Les Enfants de Chéreau. Une école de comédiens, de Marc Citti, Actes Sud-Papiers.*

DEMAIN : QU'EST-CE QU'ON SE FAIT CHIER AU BOULOT



La chatte du Festival d'Avignon

QUAND PAMPLEMOUSSE ENTRE EN SCÈNE

Une âme bienveillante a trouvé abri dans le palais des Papes. Une chatte baptisée Pamplemousse qui apparaît souvent à des moments clés des représentations données dans la cour d'honneur. «*On l'a déniché il y a douze ou treize ans dans notre local matériel tout là-haut*, raconte Cyril, régisseur lumière, en montrant les sommets du rempart. *Elle a mis cinq ou six ans avant de descendre*.» Son apparition a fait dire à certains que Pamplemousse était le fantôme de Jean Vilar. En particulier à Denis Podalydès, en 2013, qui leva soudain les yeux de sa lecture au frémissement de la salle. La demoiselle tigrée traversait gracieusement le plateau sans l'ombre d'une gêne, s'arrêtant même pour le regarder. Etienne, de la régie son, précise : «*Elle est montée sur scène pour la pièce controversée de Castellucci, pour Avignon à vie de Pascal Rambert lu par Denis Podalydès... et pour la première du Roi Lear d'Olivier Py, cette année*.» Comment se nourrit-elle ? Mystère. Nul doute que l'atmosphère des lieux, chargée d'une histoire sanglante et trébuchante, mariée à des décennies de théâtre vivant, est propice aux apparitions.